

PORTRAIT

Larissa
Balakireva

TÊTE CHERCHEUSE

Par Julie Brafman - Photo Félix Ledru pour *Femme Majuscule*

CETTE BRILLANTE SCIENTIFIQUE, ARRIVÉE DE SA SIBÉRIE NATALE IL Y A 17 ANS, A CRÉÉ UNE ENTREPRISE INNOVANTE DANS LE DOMAINE DE LA BIOTECHNOLOGIE. ITINÉRAIRE D'UNE TRAVAILLEUSE ACHARNÉE.

1989. À 23 ans, je suis fraîchement diplômée de biologie à la Cité des sciences de l'Akademgorodok, sorte de Silicon Valley russe.



COLLECTION PERSONNELLE LARISSA BALAKIREVA



La blondinette âgée de quelques années qui épluchait des livres sur la faune et la flore et ne manquait pas une seule réunion du « Club des naturalistes » a parcouru bien du chemin. À 46 ans, elle est aujourd'hui présidente de sa propre entreprise de biotechnologie. C'est en 2005 que Larissa Balakireva, chercheuse d'origine russe, s'est lancée dans l'aventure en créant NovoCIB, une start-up lyonnaise spécialisée dans les nouveaux traitements de lutte contre l'hépatite C. « J'ai voulu sortir du laboratoire pour venir dans le monde réel », explique d'une voix douce cette jolie femme aux cheveux platine coupés à la garçonnette. Elle n'a qu'un rêve : que ses expériences servent au plus grand nombre. Le projet s'annonce ambitieux, la route

tortueuse, les déconvenues nombreuses, mais Larissa ne recule pas. « C'est une pression très forte que je porte seule. J'ai toujours le sentiment que je dois faire mes preuves », déclare-t-elle. Elle doit en permanence rassurer les clients et les investisseurs. « Mon projet de médicament présentait un fort risque pour ces derniers, explique-t-elle. C'est pourquoi, en 2011, j'ai décidé de proposer une autre application de l'enzyme sur laquelle je travaille : un outil permettant de mesurer la fraîcheur des chairs. » Alors qu'en France 70 % des poissons sont importés (congelés), ce nouveau test sert à vérifier combien de temps après avoir été pêchés ils ont été conditionnés. Une petite révolution ? « Les investisseurs imaginaient →



PORTRAIT

une simple bandelette que tout le monde allait s'arracher», précise-t-elle. Mais la réalité est bien différente... Malgré de longs efforts, son équipe ne parvient pas à mettre au point un outil basique. Larissa Balakireva décide alors de proposer son kit de test aux laboratoires de contrôle de l'agroalimentaire.

Aujourd'hui, les partenariats sont de plus en plus nombreux mais il faut toujours convaincre. « Lorsque je présente nos méthodes, les gens sont surpris car ils s'attendent plutôt à voir arriver un scientifique ébouriffé et débraillé, une sorte de savant fou », sourit-elle. Avec son look élégant et soigné, la chercheuse, qui a troqué la blouse contre le tailleur, avance à rebours des clichés. Et nage souvent à contre-courant. 2011-2012 a en effet été une année noire. Les commandes ont pris du retard, la trésorerie s'est réduite à peau de chagrin et il a fallu prendre de graves décisions : licencier. « J'ai parfois l'impression de marcher contre le vent et de tout porter sur moi », estime-t-elle. Alors, lorsqu'elle reçoit le trophée Femmes en Or 2011 le jour ses 45 ans, c'est un « véritable encouragement à ne pas baisser les bras ». À la fin de l'année dernière, il ne reste plus qu'elle, figure de proue et capitaine de ce navire chahuté par les flots. « Personne n'y croyait plus », se souvient-elle. Elle persévère, allant jusqu'à s'endetter pour défendre ce travail de plusieurs dizaines d'années qui a commencé très loin, au cœur de la Sibérie.

« Les gens sont surpris car ils s'attendent plutôt à voir arriver un scientifique ébouriffé et débraillé, une sorte de savant fou »

1989. Je pose au côté de mon directeur de DEA, Vladimir Gershevich Budker, mon mentor. Il était le fils de l'académicien Budker, qui a fondé l'Institut de Physique Nucléaire et créé le premier accélérateur de particules en Russie (synchrotron).



COLLECTION PERSONNELLE LARISSA BALAKIREVA

1966 Naissance à Novossibirsk (Sibérie)

1983 Études à la Cité des sciences, section biologie

1985 Naissance de son fils Alexandre.

1995 Thèse de doctorat en biologie, première visite en France

1996 Arrivée en France

2003 et 2005

• Prix Émergence et prix Création du ministère de la Recherche

• Naissance de NovoCIB

2008 Prix du jury des trophées Femmes Décideurs, organisés par *Le Tout Lyon*

2009 Levée de fonds de 250 000 €

2011 Trophée Femmes en Or

2011 Lancement du kit

« Fraîcheur » sur le marché agroalimentaire et de 3 nouveaux kits pour l'industrie pharmaceutique

2012 Deuxième levée de fonds de 200 000 €

Seul son léger accent slave vient rappeler que Larissa Balakireva est née en 1966 à Novossibirsk, « une ville massive à l'architecture typiquement soviétique ». Fille d'une technicienne en électronique et d'un capitaine de bateau, elle se passionne très tôt pour la nature grâce aux nombreux livres offerts par son père. Bonne élève et pianiste studieuse, à 17 ans elle tente sa chance dans l'une des plus prestigieuses universités de sciences du pays. Elle réussit sans encombre le concours, très difficile, et reçoit son passeport pour étudier à l'Akademgorodok, vaste Cité des sciences, sorte de Silicon Valley russe, qui a notamment vu naître entre ses murs le célèbre jeu vidéo Tétris. « J'étais loin d'être la meilleure étudiante mais cela ne me gênait pas. Je suivais l'exemple », commente-t-elle. La jeune fille y fait la connaissance de son futur mari, un chercheur en chimie, lors des traditionnelles soirées dansantes du samedi soir. Elle l'épouse à 19 ans et met au monde son fils, Alexandre, peu de temps après. « Contrairement à ce que l'on peut penser, avoir un enfant m'a plutôt aidé dans mes études. Je suis devenue beaucoup plus efficace et j'ai mûri plus vite. » De 1986 à 1989, la jeune mère prépare son DEA. Elle est ensuite embauchée au laboratoire de biologie de l'université, elle a 23 ans. « La formation en Russie était très bonne mais tout manquait, car la livraison de matériel était difficile et coûtait cher », se souvient-elle. Aussi, avec la perestroïka et l'ouverture des frontières, le laboratoire se vide-t-il progressivement de ses scientifiques, attirés par les sirènes de l'Occident.

« J'ai très peu de temps pour moi et ma vie privée, ce qui commence à me manquer »

Larissa Balakireva reste quasiment seule et prépare sa thèse jusqu'en 1995. Cette année-là, le passage d'une délégation française en Russie va changer sa vie : ses travaux en thérapie génétique font sensation et la jeune femme est invitée à poursuivre ses recherches en France. Elle accepte avec joie et rejoint le CEA (Centre de l'énergie atomique), accompagnée de sa famille. « C'est un pôle de très haut niveau. J'étais euphorique, je n'arrivais plus à dormir, je trouvais que le temps passé hors du laboratoire était du gâchis ! », rit-elle. À son arrivée dans l'Hexagone, les conversations de ses collègues lui font l'effet d'un « joli chant d'oiseau ». Néanmoins, elle parvient vite à mettre en pratique les rudiments de français acquis durant sa scolarité et au bout de quelques mois « comprend même les blagues du Père Noël est une ordure » ! Pour la vie quotidienne, c'est une autre paire de manches. « Je me souviens de ma première carte bleue : c'était la panique car j'avais tout le temps peur d'oublier le code, se rappelle-t-elle. Lors de mon premier Noël ici, j'étais complètement abasourdie au supermarché de voir ces chariots remplis de tant de bonnes choses ! » Il lui faudra « plusieurs années pour apprécier les huitres » et « quinze ans pour comprendre ce qui est beau ou pas en matière de mode ». Aujourd'hui,

elle raconte avec enthousiasme cette période de découverte de la France qui reste, selon elle, « un enchantement ». C'est en 2000, après plusieurs années de travail sur l'hépatite C, qu'elle décide de saisir sa chance lorsque le concours national d'aide à la création d'entreprises innovantes voit le jour. Aussi persévérante que tenace, elle s'y reprend à trois fois avant de devenir lauréate. Le Tremplin entreprises du Sénat vient compléter les fonds et, en 2005, elle peut lancer NovoCIB. « Je travaille dix heures par jour, même le week-end, et je n'ai pas pris de vacances depuis trois ans, confie-t-elle. Aujourd'hui, je commence à sentir la fatigue ainsi que le poids des sacrifices. » À la fin de l'année 2012, ses efforts sont enfin récompensés : un premier gros client se montre satisfait du kit fraîcheur et un partenaire américain s'engage à faire connaître l'outil dans le monde. « C'est fantastique, j'en suis très fière », commente-t-elle.



Une des applications concrètes des recherches de Larissa Balakireva est un test de fraîcheur des poissons.

Désormais, « le moment critique est passé ». Comme pour déjouer l'usure et conserver la forme, Larissa Balakireva s'est inscrite à des cours de salsa et de fitness. Cependant, elle avoue « j'ai très peu de temps pour moi et ma vie privée, ce qui commence à me manquer. Je me demande souvent si tout cela vaut le coup ». Ce n'est certainement pas un hasard si son mariage a pris fin l'année même de la création de NovoCIB. « Ce n'est pas évident d'avoir un mari qui évolue dans le même champ de recherches, confie-t-elle. Lorsque nous travaillions ensemble au CEA, je lui laissais souvent le leadership à cause d'un manque de confiance en moi. » Pourtant, une détermination sans faille se cache sous sa timidité et sa douceur apparentes. « Créer mon entreprise m'a permis de croire en mes idées, de réaliser ce dont j'étais capable », estime-t-elle. Même si ses proches ne comprennent pas toujours son acharnement à toute épreuve,

ils « sont très fiers ». « Pour mon père, tous les prix que je recevais en France étaient abstraits, explique-t-elle. Il a vraiment considéré que mon entreprise était une réussite lorsque l'on m'a offert un voyage en Russie, en 2010, pour parler de mes travaux. Ça, c'était du concret pour lui ! » Ses parents ne sont pas les seuls qu'il faut amadouer : s'imposer en tant que femme à la tête d'une entreprise reste une bataille de chaque jour. « Je sens bien que les ingénieurs avec qui je travaille acceptent moins bien que je les dirige. En cas d'échec, on ne me pardonnera pas. » Cependant, Larissa Balakireva n'est pas prête à rendre les armes car elle désire avant tout « donner envie aux femmes chercheurs de créer leur entreprise. Elles sont plus pragmatiques que les hommes et ont donc plus de chances de réussir », confie-t-elle. En la quittant, on est bien tenté de la croire... ♦